



JÉRÉMY LIRON

Pendant que la nuit tombe

Fenêtre ouverte sur les paysages de Jérémy Liron.

Edmond Jabès écrivait « *Chaque fenêtre son paysage* » ; les peintures de Jérémy Liron, artiste français vivant et travaillant à Lyon, sont autant d'invitations à regarder le paysage autrement. Les images géométriques aux lignes temporelles côtoient des entrelacements de racines, un mélange paradoxal entre paysage urbain et végétation, entre lumière, chaleur et rigidité.

Lors du vernissage de l'exposition précédente (Eva Jospin) nous avons été heureux et surpris par le succès grandissant que cet espace d'art contemporain municipal rencontre au fil des expositions. En plein cœur d'un quartier, l'engouement pour l'art contemporain et la fidélité sont aux rendez-vous. Il y avait là un public dense, éclectique, toutes générations confondues ; étudiants, familles, jeunes couples, seniors... Ainsi, vous venez seul ou entre amis, puis vous revenez avec vos enfants, vos petits-enfants, vos parents ! Il est vrai que la qualité des œuvres présentées est telle que l'on souhaite partager l'émotion suscitée avec ceux qui nous sont chers.

On le doit une fois de plus à Claudine et Jean-Marc Salomon, qui, grâce à leur fondation, choisissent avec soin et pertinence les artistes, les œuvres, en résonance avec les enjeux climatiques et environnementaux que traversent notre société.

Profitez bien de cette exposition, et rendez-vous au printemps pour une nouvelle proposition tout aussi exceptionnelle !

François Astorg, maire

Fabien Géry, maire-adjoint en charge de la culture et des associations culturelles

Odile Ceriati-Mauris, maire-déléguée d'Annecy-le-Vieux

La direction artistique et scénographique de l'Abbaye – Espace d'art contemporain a de nouveau été confiée à la Fondation pour l'Art Contemporain Claudine et Jean-Marc Salomon jusqu'en 2024. Une perspective qui permet aux équipes de poursuivre les dynamiques mises en place lors de ces dernières années et de prolonger cette mission de diffusion de l'art et de la création contemporaine envers un public aussi large que possible.

Dans cette préoccupation omniprésente de l'accessibilité des publics aux expositions, notamment les scolaires, nous avons choisi de travailler autour d'une thématique. Cette thématique est large, mais elle permet aux médiateurs et aux intervenants de construire un discours et de faciliter la mise en place de projets éducatifs tout au long de l'année.

Le cycle 2023 sera placé sous le thème de la figure et du paysage dans la peinture. La peinture reste un médium très présent chez les artistes contemporains. L'univers pictural d'Iris Levasseur est un curieux mélange de pesanteur et de légèreté, de réalité humaine et de rêves. Chez Marc Desgrandchamps, les figures humaines deviennent fantomatiques et se fondent dans un paysage onirique où le temps paraît suspendu ; alors que Jérémy Liron est quant à lui un peintre de paysage où le détail et le cadrage poussent le spectateur à une certaine contemplation. Ce cycle de trois expositions pour l'année 2023 permettra d'offrir à tous les publics des expositions à la fois sensibles, esthétiques et intellectuelles.

Le premier volet de ce cycle est consacré à Jérémy Liron.

Né à Marseille en 1980, Jérémy Liron vit et travaille à Lyon. Diplômé de l'École des Beaux-arts de Toulon, puis de celle de Paris, agrégé en arts plastiques, Jérémy Liron mène de front une carrière d'artiste, d'écrivain et d'enseignant.

La peinture figurative et évanescence de Jérémy Liron se déploie en grande partie par séries. Celle des *Landscapes*, ou *Paysages*, qu'il travaille depuis plus de dix années, représente des architectures modernistes presque toujours cernées d'une végétation touffue et verdoyante qui se détachent sur un ciel bleu limpide.

Ses tableaux souvent de formats similaires sont composés selon une géométrie sensible assortie d'un certain minimalisme dans le recours aux lignes de fuites et de plans frontaux. De subtiles jeux de lumière se jouent grâce à la qualité variée de la gestuelle du peintre qu'est Jérémy Liron : dans le choix de ses couleurs et la manière de les poser, en choisissant de recouvrir la toile ou de la laisser nue à certains endroits.

L'artiste insiste sur le fait que ses peintures ne sont pas des 'architectures' mais bien des 'paysages'. La nuance est importante : ses œuvres littéralement nommées s'inscrivent dans une histoire de l'art, héritée notamment du XVIIIe siècle, où la nature paysagée représentée était une construction humaine qui oscille entre relevé géographique et interprétation fantaisiste. Car c'est bien de cette façon que Jérémy Liron travaille.

Ses paysages à l'apparence idyllique sont le résultat d'errances et de promenades : il arpente, collecte et recompose pour recréer ainsi une réalité qui n'existe pas vraiment. Mais ce qui intéresse Jérémy Liron dans ce jeu paradoxal entre paysage urbain et végétation, c'est ce qu'il suggère lors de sa contemplation : un espace pictural et mental tridimensionnel d'où se dégage une sensation impalpable proche de la mélancolie ou de l'inquiétude que l'artiste nomme « *sentiment de présence* ».

Dans les paysages de Jérémy Liron le temps y est comme suspendu. L'effacement de tout indice contextuel et l'absence totale de figure humaine dans son travail évite et empêche toute narration. La peinture figurative de Jérémy Liron a pour but de déconstruire la réalité qu'elle prétend représenter. Chaque tableau devient alors un objet de contemplation et un support au rêve pour laisser le spectateur divaguer dans ses pensées.

La série des Paysages se parcourt comme un enchaînement d'arrêts sur images où la puissance dramatique et l'attention portée au cadrage en disent long sur l'affection que porte l'artiste au cinéma : « *Comme un repérage pour un hypothétique film [...] où toute fiction s'évanouit* ».

Les sujets se répètent et les tableaux se répondent sans jamais être identiques. Les variations sont infinies et les peintures de Jérémy Liron sont comme imbriquées les unes aux autres.

Une mise en abîme que l'artiste a souhaité retrouver dans la scénographie de cette exposition. Le lieu si particulier de l'Abbaye est investi par Jérémy Liron de manière labyrinthique où la déambulation habituelle des visiteurs est entravée. L'artiste joue avec les circulations en enchâssant ses œuvres directement au sein de l'architecture pour jouer le polyptique à la manière d'un retable déployé à l'échelle de l'espace d'exposition.

Dans ce parcours s'invitent *Les Archives du Désastre*, une série de dessins initiée en 2015 et qui compte aujourd'hui près de 400 pièces. Ces dessins à la pierre noire voilés d'une couche de peinture verte de Hooker recueillent un ensemble de figures spectrales qui sont les reliques d'un désastre, d'un changement d'astre, qui eut lieu avec la vague d'attentats terroristes durant la dernière décennie. « *Une forme de traveling lent et sourd à travers les paysages de la mémoire* ».

Les œuvres de Jérémy Liron sont aujourd'hui présentes dans de nombreuses collections privées et publiques, parmi lesquelles le Musée Paul Dini, l'Hôtel des Arts de Toulon, la Fondation Colas, la collection de la Société Générale, les collections des villes de Lyon et Vénissieux, ainsi que plusieurs artothèques en France.

Jérémy Liron est également l'auteur de nombreux ouvrages littéraires et poétiques, portant aussi bien sur sa propre pratique de peintre que sur le travail d'autres artistes.

Jean-Marc Salomon
Directeur Artistique de l'Abbaye-Espace d'Art Contemporain



Sans Titre (agaves Bonassola), 2022
Huile sur toile, 41 x 33 cm
©Cyrille Cauvet - Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris

Toute la journée du 26 septembre 1988, le monde sous mes yeux est resté immobile dans la sérénité la plus grande que je lui aie jamais vue. Se levait-il un souffle quelquefois, ce ne semblait être que pour éventer le cœur. Alors, le Ventoux m'a fait l'effet d'un lointain sphinx assis sur notre seuil pour le garder du moindre trouble.

Philippe Jaccottet

*Des gens se rencontrent par hasard, tombent amoureux, s'éloignent.
Des ados alcoolisés traînent dans le parc et regardent la nuit tomber.
Les travailleurs fixent l'horloge, tripotent leurs stylos Parker
Pendant que les grand-mères négocient avec les vendeurs au marché.*

Kae Tempest



La Nuit, 2020

Acier peint, 18 x 40 cm

©Cyrille Cauvet - Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris

Il y a le lieu. Le plafond voûté, les colonnes de pierre qui rythment l'espace, et la trame qui se dessine, mentalement, dans cette partition orthogonale. L'envie de jouer alors avec les circulations, la structure de l'architecture, en proposant un parcours labyrinthique faisant écho, en quelque sorte, aux cabanes éclatées de Daniel Buren.

Il a ça : l'idée, ou l'envie simplement, de sculpter un espace, de fabriquer un lieu, à l'écoute des suggestions du lieu lui-même. Et puis il y a l'envie d'enclôser dans ces voûtes, entre les colonnes, comme des retables, de grands tableaux verticaux, à l'échelle du corps.

Peut-être ça : un retable déployé à l'échelle du lieu ; polyptique. Circuler dans un lieu d'images semblable à l'architecture d'un retable s'articulant aux colonnes et aux arches.

(...)

Et puis il y a ce refrain mélancolique d'une vieille chanson de Niagara qui tourne en tête : « ...pendant que les champs brûlent, j'attends que mes larmes viennent... ». Cette forme de chaloupé triste qui s'insinue dans les gestes du quotidien. Une façon de se bercer, ou de polir un état d'âme.

(...)

Et puis il y a ce monde comme il va, toutes ces choses dont on réalise qu'elles nous sont essentielles au moment où on est en passe de les perdre. Un profond sentiment mélancolique. La murmuration des oiseaux à l'approche de l'hiver. Un certain rapport au temps qui me donne l'impression d'être constamment au bout d'un quai ou à l'arrière d'un bateau, regardant une côte qui s'éloigne. Ces images que je glane au grès de mes errances, de moments de vacances : morceaux de paysages, villas lointaines, émergences, des choses se déterminant dans de l'indéterminé. Des lointains, de l'entraperçu, des journées qui se confondent avec les rêves qu'on en fait.

(Une image c'est à la fois une façon de sculpter, de former le monde par le regard, et une façon d'enregistrer ce regard que le monde vous renvoie en retour.)

Imaginez cela : L'espace où circuler, ou le corps dans ces espaces, la sensation des volumes et des couloirs. La mélancolie. Des images travaillées par cette « proximité d'un lointain » qui caractérise l'aura pour Walter Benjamin. Ces paroles de Niagara marmonnées en boucle.

(J'avais pensé c'est vrai, par jeu d'écho et ricochets dans la mémoire, à ce discours de Chirac lors du Sommet de la Terre, en 2002. La fameuse phrase : « *Notre maison brûle et nous regardons ailleurs.* » A cette chanson de Midnight Oil dont le refrain fait partie de ceux qui ont bercé mon adolescence : « *How can we dance when our earth is turning? How do we sleep while our beds are burning?* »)

Pendant que les champs brûlent. Bientôt, ce refrain travesti, qui fera titre alors, à la faveur de ce même chaloupé mélodique :

Pendant que la nuit tombe.

J'attends que mes larmes viennent.

L'humanité sur une berge contemplant un dernier coucher de soleil. Pendant que la nuit tombe, ces images et ces gestes soudain pris dans une sorte de grâce et de gravité.

Lente tombée au noir. Rideau. Ou fin de saison.

(...)

D'autres choses. Comme ces mots d'Arnaud Maisetti notés sur un carnet : « *...ou alors dans le silence intérieur qui se creuse quand, dans l'angle que fait la rue, le soleil frappe en même temps que le vent et qu'il semble le même qu'à Nimrud ou à Penetanguishene, dans Detroit le soir et sur l'aube vers les dernières pierres de Siam Reap, le même silence, la même muse en arrêt des lieux et l'existence n'est pas moins impossible, non, pas moins acceptable, non plus, mais plus confondue avec le grand dehors soudain ; brutalement alors on devient une part du monde...* ».

Moi qui traîne des images, des vues à travers lesquelles quelque chose se soustrait. Des sortes d'entonnoirs. Et ces sensations stockées qui se confondent avec le labyrinthe architectural où des vues se perdent ou s'attrapent dans des perspectives brisées, des jeux de coulisse et de cloisons.

Le sentiment parfois de se tenir sur le bord du monde et, « *quand tonne, peu loin, le canon de l'actualité* », comme l'écrit Mallarmé, de « *se percevoir, simple, infiniment sur la terre* ». Parce qu'il est question de temps long ; de regard panoramique. De se faire spectateur de ses propres mouvements, récepteur de ses propres pensées.

Être contemporain, c'est échapper au présent. S'échapper du présent ? Et si, écrivant cela, je pense à Susan Sontag, je dois à Anne Favier de m'avoir rappelé une réflexion de Giorgio Agamben : « *Le contemporain est celui qui fixe le regard sur son temps pour en percevoir non les lumières mais l'obscurité. Tous les temps sont obscurs pour ceux qui en éprouvent la contemporanéité. Le contemporain est donc celui qui sait voir cette obscurité, qui est en mesure d'écrire en trempant la plume dans les ténèbres du présent.* »

Ainsi s'invite cette série initiée en 2015 à la suite de la destruction de Palmyre, de l'attentat du Bardo, puis de ceux de Paris, et titrée Archives du désastre. Un ensemble de dessins faisant l'inventaire subjectif de traces et de ruines, de bas-reliefs, statues et temples. Un inventaire des passions et des

pulsions, des récits, des élans et des chocs du réel. Une forme de traveling lent et sourd à travers les paysages de la mémoire, les échos mats de l'histoire. A travers notre propre tristesse. Parce que, ce qu'écrivait Freud en 1929 n'a rien perdu de son actualité : « *La question décisive pour le destin de l'espèce humaine me semble être de savoir si et dans quelle mesure son développement culturel réussira à se rendre maître de la perturbation apportée à la vie en commun par l'humaine pulsion d'agression et d'auto-anéantissement. A cet égard, l'époque présente mérite peut-être justement un intérêt particulier. Les hommes sont maintenant parvenus si loin dans la domination des forces de la nature qu'avec l'aide de ces dernières il leur est facile de s'exterminer les uns les autres jusqu'au dernier. Ils le savent, de là une bonne part de leur inquiétude présente, de leur malheur, de leur fond d'angoisse. Et maintenant il faut s'attendre à ce que l'autre des deux "puissances célestes", l'Eros éternel, fasse un effort pour s'affirmer dans le combat contre son adversaire tout aussi immortel. Mais qui peut présumer du succès et de l'issue ?* »

Ces dessins justement traversés par Éros et Thanatos, souvent insinués, mêlés. Comme les tableaux le sont par l'émerveillement, la félicité, la grâce et la mélancolie ou l'inquiétude. (...)

Il y a aussi cette découverte des travaux du compositeur Bruno Duplant, cette envie alors de proposer des nappes enveloppantes de son, d'accuser davantage encore la dimension immersive de l'expérience. Au suspend des images, à cette stagnation du temps, ajouter cet impalpable déploiement musical. Leurs titres déjà qui me sont proximité : *Étendues silencieuses* (2019), *Nocturne incertain* (2022), *Lettres et replis* (2019), *L'infini des possibles* (2021)...

Cette envie encore d'inviter l'écrivain Sébastien Berlendis à proposer une courte fiction en regard des images, comme un prolongement de l'exposition hors les murs et sous une autre forme. Un écho qu'on emporterait avec soi.

Rien ne se passe, ou si peu pour les amateurs de spectacles éblouissants, de bravades, de romans policiers et de drames. Et l'écriture de Sébastien Berlendis en indolentes dérives en est en quelque sorte le bord narratif comme les compositions de Bruno Duplant en sont les rivages sonores. C'est dans ce livre que Michelet écrit sur la mer : d'abord le rivage semble désert, impassible, puis, à regarder de près, on le découvre théâtre de mille vies industrielles, de mille animations, mille drames ténus.

(...)

Ces autres mots du cinéaste Michelangelo Antonioni : « *Devant ce mur, j'ai attendu qu'il se passe quelque chose. Il arrive toujours quelque chose. Aujourd'hui non, rien. Et puis j'ai compris que l'événement de cette journée, c'était moi, debout à attendre là devant le mur.* »

Dans l'exposition il y a des murs, des tableaux comme des murs et des murs peints jouant de la surface de la toile en un pan qui tient aussi de l'écran. Quelque chose de cette inquiétude qui baigne le cinéma d'Antonioni de *L'Éclipse* à *L'Aventura*. Quantité de choses discrètes, ténues, saisies au bord du dicible, là où règnent les impressions, les sensations, les sentiments, vibrant d'une sorte d'intranquillité sourde baignée de lumière.

Concevoir une exposition, c'est incliner à ces sortes de nouages. Cultiver en soi ces sortes de conversations, leur répondre ou en répondre. Cela n'a rien d'un discours ou d'une leçon. Il y est plutôt affaire de désirs et d'inquiétude. Ou, comme l'écrit John Berger, à propos du désir justement, d'un échange de cachettes.

Voilà, ce que j'ai cherché à construire, à façonner avec cette exposition : un échange de cachettes.

Jérémy Liron
2023



Paysage n°231, 2022
Huile sur toile, 195 x 130 cm
©Cyrille Cauvet - Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris



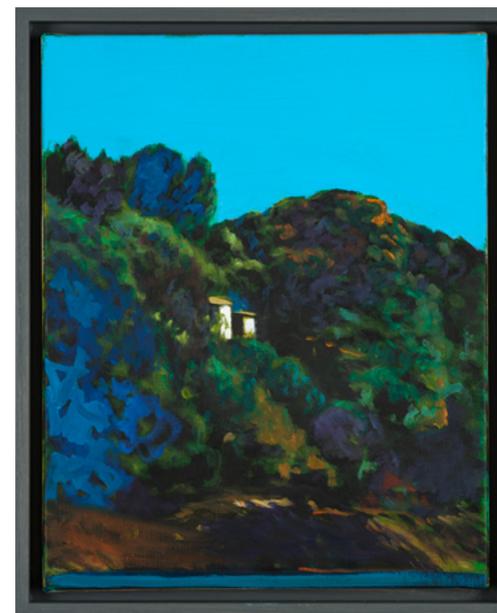
Paysage n°232, 2022
Huile sur toile, 195 x 130 cm
©Cyrille Cauvet - Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris



Paysage n°230, 2022
Huile sur toile, 195 x 130 cm
©Cyrille Cauvet - Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris



Paysage n°241, 2022
Huile sur toile, 92 x 73 cm
©Cyrille Cauvet - Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris



Sans Titre (végétation bleue), 2022
Huile sur toile, 41 x 33 cm
©Cyrille Cauvet - Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris



Paysage n°229, 2022
Huile sur toile, 195 x 130 cm
©Cyrille Cauvet - Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris



Paysage n°233, 2022
Huile sur toile, 195 x 130 cm
©Cyrille Cauvet - Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris



Paysage n°237, 2022
Huile sur toile, 116 x 89 cm/ 195 x 130 cm
©Cyrille Cauvet - Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris



Sans Titre (bande jaune Fondation Maeght), 2022
Huile sur toile, 46 x 38 cm/ 195 x 130 cm
©Cyrille Cauvet - Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris



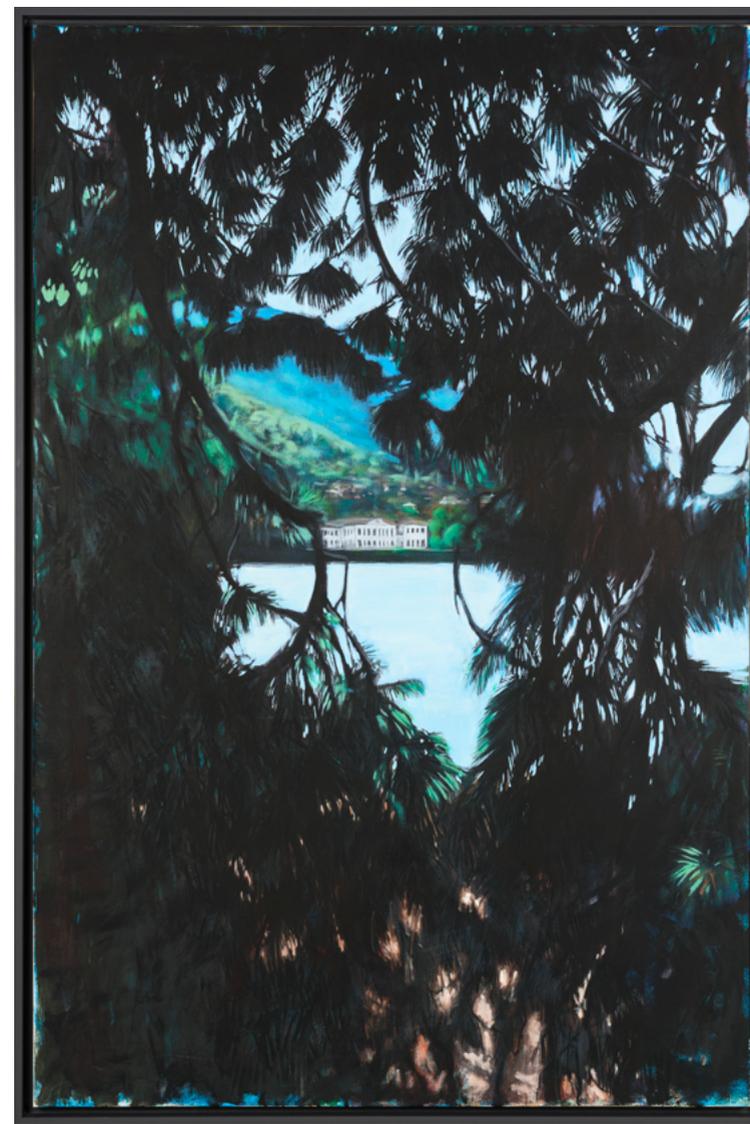
Paysage n°235, 2022
Huile sur toile, 195 x 130 cm
©Cyrille Cauvet - Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris



Paysage n°242, 2022
Huile sur toile, 195 x 130 cm
©Cyrille Cauvet - Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris



Paysage n°234, 2022
Huile sur toile, 195 x 130 cm
©Cyrille Cauvet - Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris



Paysage n°236, 2022
Huile sur toile, 195 x 130 cm
©Cyrille Cauvet - Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris



Les Archives du désastre

2015 - 2022

Pierre noire et huile sur papier,

41 x 31 cm chaque

©Cyrille Cauvet - Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris

Expositions personnelles récentes :

- 2022 *Calendrier de l'Avent*, façade de l'abbaye Saint André, Centre d'art contemporain, à Meymac
C'est la vie, duo avec Frédéric Khodja, Le cloître Art Contemporain, Lyon.
Marginalia, travaux sur papier, Galerie Isabelle Gounod, Paris
- 2021 *In the shade*, Galerie Eric Linard, La garde Adhémar
Les parages, Galerie Isabelle Gounod, Paris
Tangerine, Tangerine, Moments artistiques, Paris
Quelque chose de pourpre, Galerie Telmah, Rouen
Les Heures, Orangerie du musée de Sens
- 2020 *Les analogues*, Galerie Isabelle Gounod, Paris
Ce que nous gardons en mémoire après avoir cessé de regarder, Abbaye St Florent le Viel, Mauges sur Loire
- 2019 *Une île*, bilan de résidence, château St Marcel de Félines
Pente douce, H du Siège, Valenciennes
- 2018 *Le MUR*, MUR(modulable urbain réactif), St Etienne
- 2017 *Tacet*, Galerie Isabelle Gounod, Paris
Jeremy Liron, mélancolie des paysages, Galerie Andersen & associés, Luxembourg

La Fondation Salomon remercie chaleureusement :

Jérémy Liron
Galerie Isabelle Gounod, Paris
PPP-Monod, Seynod
D services +
Dominique Trentini

Crédits photographiques:

©Cyrille Cauvet
Courtesy Jérémy Liron
Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris
Courtesy Fondation pour l'art contemporain Claudine et Jean-Marc Salomon

Liste des œuvres exposées :

Paysage n°229

2022
Huile sur toile, 195 x 130 cm
Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris

Paysage n°230

2022
Huile sur toile, 195 x 130 cm
Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris

Paysage n°231

2022
Huile sur toile, 195 x 130 cm
Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris

Paysage n°232

2022
Huile sur toile, 195 x 130 cm
Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris

Paysage n°233

2022
Huile sur toile, 195 x 130 cm
Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris

Paysage n°234

2022
Huile sur toile, 195 x 130 cm
Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris

Paysage n°235

2022
Huile sur toile, 195 x 130 cm
Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris

Paysage n°236

2022
Huile sur toile, 195 x 130 cm
Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris

Paysage n°237

2022
Huile sur toile, 116 x 89 cm
Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris

Paysage n°241

2022
Huile sur toile, 92 x 73 cm
Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris

Paysage n°242

2022
Huile sur toile, 195 x 130 cm
Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris

Sans Titre (végétation bleue)

2022
Huile sur toile, 41 x 33 cm
Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris

Sans Titre (agaves bonassola)

2022
Huile sur toile, 41 x 33 cm
Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris

Sans Titre (bande jaune Fondation Maeght)

2022
Huile sur toile, 190 x 130 cm
Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris

La Nuit

2020
Acier peint, 18 x 40 cm
Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris

Les Archives du désastre

2015 - 2022
Pierre noire et huile sur papier,
41 x 31 cm chaque
Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris

Jérémy Liron

Exposition du 13 janvier au 16 avril 2023

L'Abbaye

ESPACE D'ART CONTEMPORAIN

15 bis chemin de l'Abbaye, Annecy-le-Vieux - 74940 Annecy

Ouvert les vendredis, samedis, dimanches de 14h à 19h

Entrée libre, visite commentée les samedis et dimanches à 15h

Renseignement pour médiations culturelles au 04 50 33 45 43